

LES TACTIQUES DE LA CAVALERIE FRANÇAISE, 1805-1814

Par Philip Haythornthwaite

Napoléon fit une fois remarquer que, sans cavalerie, une bataille était sans résultat. Si cette affirmation était sans doute excessive, il est néanmoins certain que cette arme joua un rôle crucial dans le système opérationnel de l'armée française. Sans cavalerie, ses possibilités de reconnaissance étaient presque inexistantes ; les convois ne pouvaient être correctement escortés ; sur le champ de bataille, la puissance offensive était réduite et la poursuite de l'ennemi en fuite ne pouvait être entreprise de manière adéquate.

L'utilisation tactique de la cavalerie dépendait, pour une large part, de sa conformation, et l'armée de Napoléon était assez vaste pour disposer, au moins en théorie (sinon en pratique), de cavaliers de types très différents. Si certains régiments étaient dits " lourds " et d'autres " légers ", la catégorie intermédiaire, dite " de ligne ", est moins facile à définir.



Des cuirassiers français ripostent en chargeant la cavalerie britannique à Waterloo. (PH)

L'organisation évolua au cours de la période, mais de manière homéopathique. Chaque régiment était composé d'un certain nombre d'escadrons, chacun à deux compagnies. L'escadron constituait l'élément tactique de base, capable d'agir seul ou de concert avec le reste de l'unité. Les effectifs des régiments varièrent au cours des années, mais la situation en mars 1807 fournit un bon exemple de la réalité dans ce domaine. À cette date, les régiments lourds de cuirassiers et de carabiniers étaient composés de cinq escadrons à deux compagnies, chaque compagnie ayant 102 cavaliers et 3 officiers ; les régiments de dragons comptaient quatre escadrons à deux compagnies, chacune ayant 128 hommes et 4 officiers ; les régiments légers (hussards et chasseurs à cheval) étaient organisés comme les dragons (en 1810, les cuirassiers repasseront à quatre escadrons).

Cette différence entre les trois catégories de cavalerie était marquée non seulement par les uniformes et par l'équipement, mais aussi par leur emploi tactique ; un emploi d'ailleurs si marqué que Napoléon déclara un jour que les officiers de cuirassiers, dragons et hussards devaient être considérés comme des membres de différentes armes et ne pas être transférés des unes aux autres.

La cavalerie lourde de Napoléon était constituée de régiments de cuirassiers et de deux de carabiniers. Les cuirassiers furent formés en 1802-1803 par la conversion des anciens régiments de cavalerie lourde et constituèrent une force spécialisée. Elle était la moins polyvalente des armes montées, car elle était employée principalement comme force de rupture sur le champ de bataille. Les cuirassiers (et les carabiniers à partir de 1810, quand ils adoptèrent la cuirasse) étaient " lourds " à tous points de vue : ils



Un cuirassier français donne du sabre avec succès. (PH)

brigades au sein de la réserve de cavalerie, laquelle n'était généralement pas engagée pour les missions de reconnaissance, d'escorte ou d'escarmouche. Elle était plus efficacement utilisée en masse qu'en unités isolées (bien que le 13^e cuirassiers ait constitué l'essentiel de la cavalerie lourde présente en Espagne). Le prestige joua aussi un rôle dans le maintien de ces régiments superbement équipés, ce qui explique sans doute la réaction de Napoléon lorsqu'il apprit que son frère Jérôme, alors roi de Westphalie, venait de former deux régiments de cuirassiers. Sa lettre de désapprobation mentionne qu'il avait à plusieurs reprises demandé à Jérôme de ne pas créer de régiments de cuirassiers, car ils coûtaient trop cher et que les chevaux natifs de cette région du nord de l'Allemagne étaient inadaptés pour les tâches qui leur seraient fixées.

Sur le champ de bataille, les régiments lourds étaient principalement utilisés pour exécuter une charge décisive soit contre la cavalerie ennemie, soit pour culbuter l'infanterie ennemie, une fois celle-ci suffisamment affaiblie par les tirs d'artillerie et de mousqueterie. L'armement lourd des cuirassiers augmentait encore l'élan de la charge : ils étaient virtuellement capables de balayer tout sur leur passage.

L'emploi par Napoléon de la cavalerie comme troupe de choc principale fut décrite par le duc de Wellington. Napoléon, écrivit-il, " gagna certaines de ses batailles en utilisant ses cuirassiers comme une sorte d'infanterie

portaient des plastrons, des dossières et des casques en acier et montaient les plus grands et les plus puissants chevaux disponibles. L'acquisition de montures d'une qualité minimum devint de plus en plus délicate au fur et à mesure des campagnes, et les cuirassiers furent une des branches de la cavalerie les plus coûteuses à équiper et à entretenir. Voici sans doute la raison pour laquelle elle ne dépassa guère les douze régiments d'origine, les trois nouvellement créés l'étant, pour deux d'entre eux, à partir de détachements déjà existants et, pour le troisième, grâce à l'amalgame de l'armée hollandaise.

Étant sensée servir de troupe de choc sur le champ de bataille, la cavalerie lourde était réunie, dans la mesure du possible, en



À gauche : officier du 10^e cuirassiers, 1807-1809 ; à droite : officier du 4^e cuirassiers, 1804-1809.

accélérée avec laquelle, soutenue par des masses de canons, il avait pour habitude de s'emparer de portions importantes du centre ou des ailes de la position de l'ennemi et de les occuper avant que son infanterie puisse arriver pour les relever. Il a tenté cette manœuvre à Waterloo, mais a échoué, parce que nous ne fûmes pas impressionnés. "



La cavalerie française à la bataille de la Moskova en 1812. (Beagle)

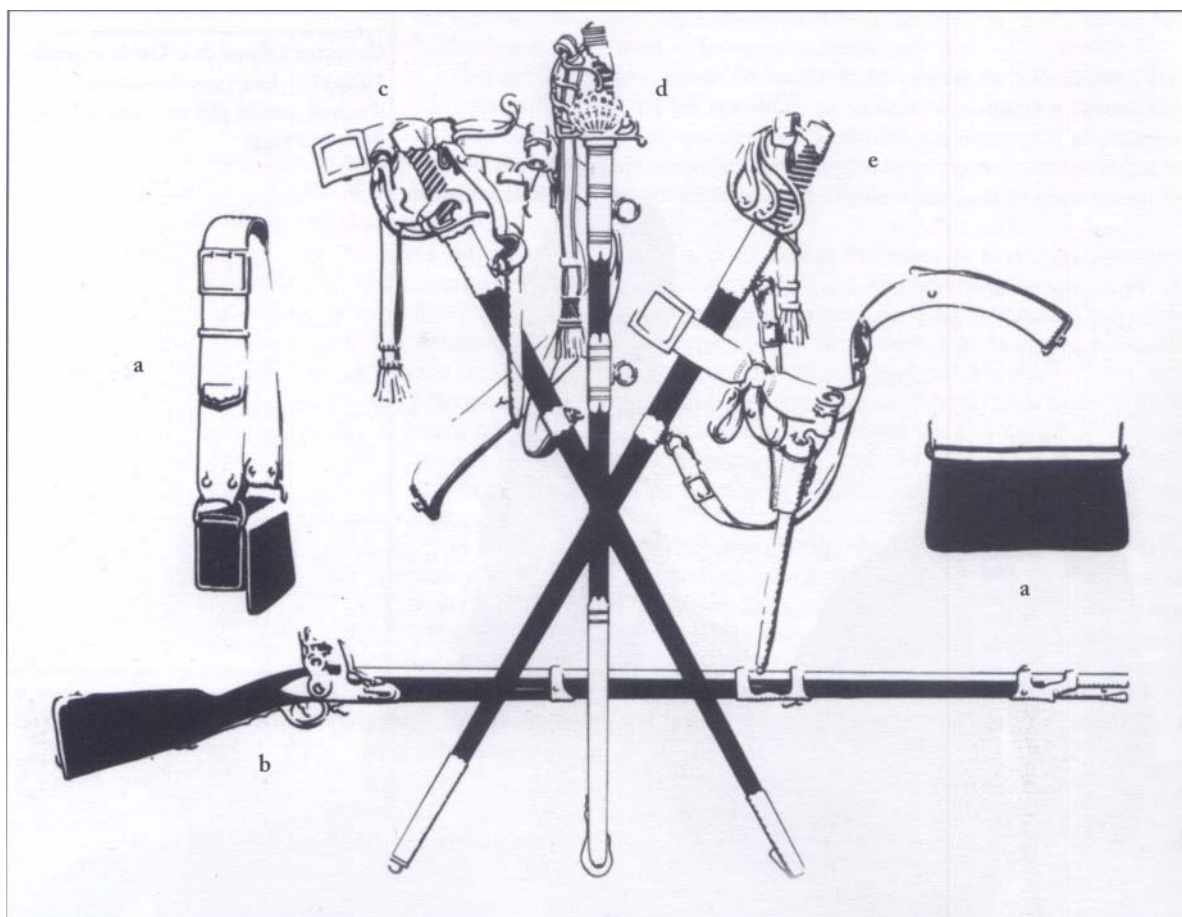
La technique de la charge, telle que pratiquée par la cavalerie lourde, comme par les autres, variait suivant les circonstances et la nature des troupes à combattre. Une formation courante, utilisée par toutes les armées, était l'attaque en ligne : les escadrons du régiment étaient alignés les uns à côté des autres, afin qu'ils puissent engager d'un coup un adversaire d'un front équivalent. Il était cependant important de conserver des intervalles entre les subdivisions (les escadrons, voire les compagnies), comme entre les régiments lorsque plus d'un participait à la charge, afin de permettre à une première ligne battue ou à des tirailleurs, par exemple, de se replier à travers ces intervalles sans mettre la formation qu'ils traversaient en désordre. La formation la plus courante pour un escadron était le déploiement sur deux rangs, bien que les théoriciens de l'époque aient indiqué qu'une formation sur trois rangs était possible, notamment face à la cavalerie (on estime alors que deux rangs sont préférables face à l'infanterie, dont la mousqueterie risque d'abattre des chevaux, qui feraient tomber les suivants).

La charge en échelon constituait une autre méthode de charge, qui voyait l'escadron de tête frapper avant les suivants. Certains théoriciens préconisaient cette charge contre l'infanterie, car, pensaient-ils, l'escadron de tête absorbant les feux des mousquets, les autres étaient alors capables de fondre sur les fantassins avant qu'ils n'aient eu le temps de recharger.

Une autre formation, très en faveur durant les guerres de la Révolution, était l'attaque en colonne, où les escadrons se suivaient l'un derrière l'autre. Bien qu'étant utile aux cavaliers inexpérimentés (une attaque

en colonne, effectuée au trot, est plus facilement contrôlable qu'une charge en ligne), cette technique ne sera plus tard recommandée que face à la cavalerie lourde et à l'infanterie en colonne.

La question du contrôle de la charge fit l'objet de toutes les attentions pour certains, considérant qu'il valait mieux conserver une formation solide, fût-ce aux dépens de la vitesse. Si le maintien de la formation était une considération cruciale, un des avantages de la cavalerie était la vitesse à laquelle elle pouvait exécuter son attaque. Ainsi, le maréchal Marmont affirma qu'il était moins important de préserver l'ordre que de disposer de la capacité à manœuvrer rapidement dans une formation raisonnable, à condition que les troupes fussent assez expérimentées pour pouvoir se rallier en un clin d'oeil, afin que le désordre apparent d'une charge en formation lâche n'affectât pas leur capacité à se reformer.



Équipement de dragons. (a) Giberne de la troupe, modèle 1801, contenant les cartouches papier avec poudre et balle pour le mousquet. (b) Mousquet, modèle an IX. (c) Sabre, modèle an IV, et baudrier du modèle 1801. (d) Sabre d'officier. (e) Sabre tardif à garde en cuivre, modèle an XII, et baudrier avec une applique en cuivre.

La règle cardinale de la charge était qu'elle devait frapper l'ennemi à la vitesse maximum, sans que les chevaux ne fussent fatigués par un galop commencé trop longtemps avant le contact. Si les circonstances le permettaient, la charge idéale débutait au pas, puis accélérail graduellement en un trot, un petit galop, un galop et, enfin, un grand galop juste avant de percuter l'ennemi. Au début de ce processus, les cavaliers pouvaient tirer leurs sabres, même si Fortuné de Brack, officier de cavalerie français expérimenté et auteur d'un traité sur l'emploi de la cavalerie légère, conseillait de ne tirer le sabre que peu avant d'engager l'ennemi, la vision de rangées de lames étincelantes sortant de leurs fourreaux causant la peur dans les rangs adverses et donnant du cœur aux cavaliers chargeant. Il précisait que, durant l'approche, le cavalier devait se pencher sur l'encolure du cheval afin de se protéger des tirs, puis se mettre debout sur ses étriers, agiter son sabre et pousser un grand cri. Telle était en effet la pratique courante. Cette vision était terrifiante à l'extrême : le fracas des sabots et celui des trompettes, les cris de guerre et la vision de ces sabres agités au-dessus des têtes devaient instiller la peur dans les cœurs les plus résolus.



À gauche : musicien du 16^e dragon, tenue de parade, 1810 ; à droite : sergent-major du 12^e dragon, 1813.

La question du moral était fondamentale dans une charge de cavalerie, et si nombreux que furent les exemples de formations ennemies se ruant l'une sur l'autre, tenant leur rang et se trouvant prises dans des mêlées furieuses, il y eut aussi des cas où l'un des adversaires flancha avant le contact, s'arrêtant ou s'enfuyant avant même que les sabres ne s'entrecroissent. Dans une mêlée, l'unité en meilleur état psychologique se trouvait dans une position nettement plus avantageuse que l'autre. Un auteur autrichien avait écrit que la mêlée ne pouvait se produire qu'à cette condition, sans quoi les chevaux des deux unités se heurtaient de front et leurs cavaliers étaient incapables d'avancer suffisamment pour frapper leurs adversaires ! Ce fait fut souligné par un officier de cavalerie britannique expérimenté, William Tomkinson, qui se remémora un combat en Espagne, en mai 1811 : " Pour une fois, je vis deux corps de cavalerie s'affronter sans flancher, car, invariablement, comme j'ai pu l'observer, l'un ou l'autre s'enfuit. "

La mêlée engagée, le talent d'escrime jouait un grand rôle, ainsi que le type de sabre. On s'accordait à considérer que le coup porté par un sabre droit et pointu (comme celui utilisé dans la cavalerie lourde française) était plus létal que le coup de taille, considéré comme préférable en combat singulier. C'est lors des combats de cavalerie que le plastron des cuirassiers français s'avérait très utile, cette protection n'étant d'aucun secours, sauf à longue distance, contre les tirs de mousquets. La dossière faisait l'objet de grandes discussions à l'époque, certains experts la considérant comme inutile. Les cuirassiers des autres nations préféraient l'utilisation du plastron seul. Jean-Baptiste Marbot, officier de cavalerie français, écrivit que le grand combat de cavalerie d'Eckmühl apporta une réponse définitive à ce débat : les cuirassiers s'engagèrent dans une mêlée si furieuse que des étincelles étaient produites par les coups sur les armures. Mais une fois

que les cuirassiers autrichiens se replièrent, " le combat devint une boucherie ", car les Français frappèrent dans leur dos qui était sans protection. Il affirma que la proportion d'Autrichiens tués ou blessés fut ce jour-là, respectivement, de treize et de huit pour chaque perte française équivalente.

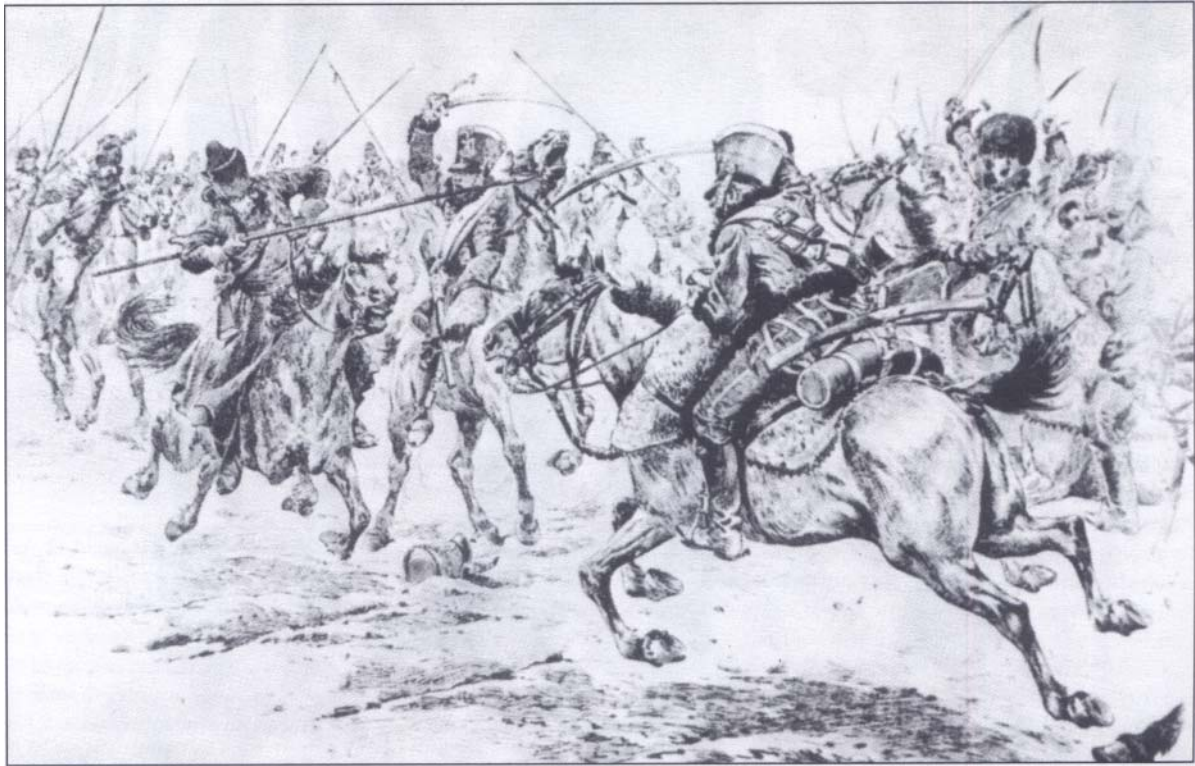
Certaines considérations pouvaient rendre une charge plus efficace, notamment s'il était possible d'attaquer l'ennemi de flanc, dans le dos ou bien quand il était désorganisé. La discipline jouait un rôle primordial, particulièrement la capacité à se rallier rapidement à l'instigation d'un officier ou d'une sonnerie de trompette, car les troupes éparpillées ou en ordre lâche ne pouvaient soutenir une contre-charge. Ce facteur était important lors des grands combats de cavalerie, dans lesquels un grand nombre de régiments ou de brigades pouvaient être impliqués. Le maintien d'une forte réserve pouvant protéger la première ligne de cavalerie tandis qu'elle se ralliait après une charge était vital ; idéalement, les troupes ayant effectué leur charge devaient être assez disciplinées pour se replier immédiatement à travers les intervalles de la seconde ligne d'escadrons, afin de se rallier en sécurité sur les arrières,, tandis que la seconde ligne, ou la réserve, effectuait sa propre charge ou protégeait de la contre-charge ennemie les troupes en train de se rallier. Dans les grands combats de cavalerie, comme à Eylau ou à



Cuirassiers français en action à Leipzig. (Beagle)

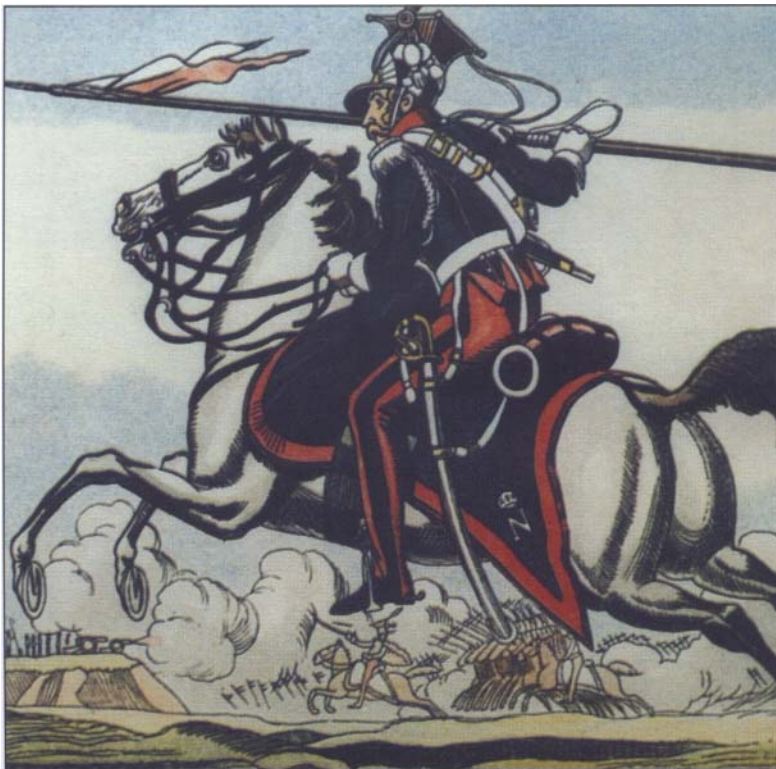
Waterloo, les charges de la cavalerie française étaient effectuées par vagues, l'une succédant à l'autre, jusqu'à ce que, idéalement, l'ennemi soit enfoncé.

La cavalerie légère était également capable de délivrer des assauts semblables sur le champ de bataille, bien que sa mobilité accrue et son aptitude à tirailler la rendaient idéale pour d'autres missions, auxquelles les régiments lourds étaient inadaptés. Montés sur des chevaux généralement légers et rapides, ils étaient les " yeux " de l'armée, effectuant des reconnaissances, parfois très loin, et des coups de main sur les convois de l'ennemi, ses flancs, ses arrières ou ses détachements isolés. Sur le champ de bataille, la cavalerie légère (les chasseurs à cheval et les flamboyants hussards) était, si les circonstances s'y prêtaient, particulièrement utile pour exploiter une percée et poursuivre un ennemi vaincu, sa grande vitesse sur de longues distances lui permettant de harceler un ennemi en fuite. Elle était armée de sabres recourbés, capables de frapper de taille comme de pointe.



Les gardes d'honneur de Napoléon attaquent les cosaques russes, 1813-1814.

Les dragons (parfois appelés cavalerie " moyenne ", bien que ce terme ne fût pas utilisé à l'époque) se situaient officiellement à mi-chemin entre les régiments lourds et légers et étaient donc les plus polyvalents des régiments de cavalerie. Ils furent un temps considérés comme de la cavalerie légère, mais, dans les campagnes de la fin de l'Empire, Napoléon les employa comme de la cavalerie lourde et ils s'avérèrent capables de remplir ce rôle. Leurs aptitudes, liées à l'origine de cette arme, celle de l'infanterie montée, étaient pourtant bien plus étendues. Les dragons de Napoléon eurent en dotation un " mousquet de dragon ", soit une version raccourcie du mousquet d'infanterie, bien plus efficace que la carabine distribuée aux autres régiments de cavalerie. Les dragons pouvaient combattre aux côtés de la cavalerie lourde au sein de la réserve de cavalerie ou assister les régiments légers en fournissant un écran et des



Les cheval-légers polonais furent dotés de la lance après la bataille de Wagram en 1809. En 1811, ils seront rebaptisés 1^{er} régiment de cheval-légers lanciers de la Garde. (PH)

troupes de reconnaissance pour l'armée ; ils pouvaient, si nécessaire, descendre de leur monture et combattre comme des fantassins. Un exemple de ce dernier cas se produisit à La Corogne, quand les dragons français mirent pied à terre et utilisèrent leur mousquet dans un terrain inadapté aux mouvements de cavalerie. Durant la guerre d'Espagne, notamment, les dragons furent essentiels pour l'armée française, aussi bien dans les opérations antiguérilla que dans leur rôle de régiments lourds ou légers. La polyvalence des régiments de cavalerie fut démontrée par l'emploi, en 1806, d'unités de dragons comme infanterie ordinaire, et non comme de l'infanterie montée.

Malgré l'utilisation dès 1799 de la lance par la cavalerie française, la création des régiments de lanciers fut tardive : les cheval-légers de la Garde impériale ne reçurent l'arme qu'en 1809 et il fallut attendre 1811 pour que fussent

formés six régiments de cheveau-légers lanciers. Leur rôle était d'effectuer au sein des divisions de cavalerie lourde les missions de reconnaissance et d'écran que ces unités ne pouvaient remplir.

La lance était une arme difficile à manipuler et son efficacité dépendait des circonstances de son emploi. Son avantage contre la cavalerie ennemie était qu'à moins de faire face à un adversaire pareillement équipé, le lancier était à même de délivrer un coup fatal avant que l'adversaire ne soit à portée de sabre. Mais si la lance manquait sa cible ou que la pointe en était détournée, le cavalier armé du sabre jouissait d'un avantage en se rapprochant du lancier qui ne pouvait que difficilement parer un coup de sabre avec son arme.

Un observateur britannique rapporta cela de manière fort colorée, remarquant que " une fois au contact d'un lancier [...] la longue et peu maniable lance à deux mains, toujours ridicule pour le cavalier monté, s'avère totalement inutile dès que vous vous rapprochez du champion de pacotille qui l'utilise ". (À partir de 1813, seuls les premiers rangs des lanciers, y compris de la Garde, portèrent la lance, les autres lui préférant leur sabre ou leurs armes à feu.)



La cavalerie lourde de Napoléon au combat à Waterloo. (National Army Museum, Londres)

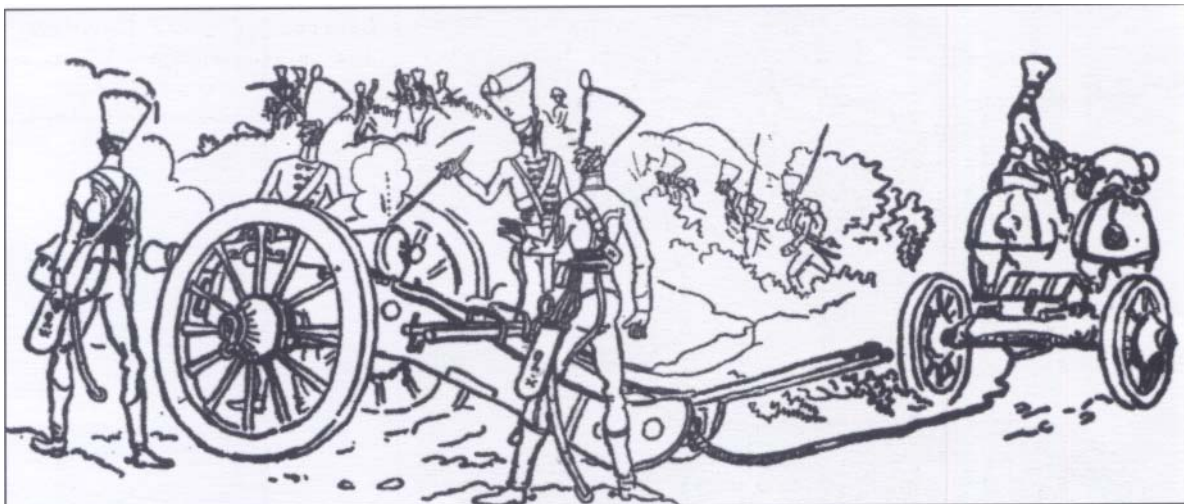
Mais la lance savait aussi se montrer très efficace : dans un terrain fermé, une unité avec les lances baissées pouvait empêcher un ennemi de s'approcher. Un pareil fait, rapporté par de Brack, se produisit à Malolaroslavets ; l'officier français décrivit aussi comment une phalange de lances françaises se dressa devant les Britanniques à Genappe en 1815, ce qui fit dire à un officier anglais que ses hommes auraient tout aussi bien pu tenter de charger une maison ! Contre l'infanterie, les lances étaient souvent mortelles ; à La Albuera, la brigade Colborne fut presque anéantie en quelques minutes, après avoir été chargée avant

d'avoir formé le carré par le 2^e hussards français et le 1^{er} lanciers de la Vistule ; certains régiments perdirent ainsi 85 % de leurs effectifs.

La lance était également très efficace contre des fantassins en carré, si l'humidité les empêchait de tirer, comme le rapporta Marbot : ses chasseurs, lors de la bataille de Katzbach, firent face à un carré, dans des circonstances " vraiment ridicules, car on se regardait dans le blanc des yeux sans se faire le moindre mal, nos sabres étant trop courts pour atteindre des ennemis dont les fusils ne pouvaient partir. Le 6^e régiment de lanciers, dont les longues lances dépassaient les baïonnettes ennemies, tua en un instant beaucoup de Prussiens [...] ce qui permit [...] aux chasseurs [...] de pénétrer dans le carré ennemi, où nos cavaliers firent un affreux carnage ". Un épisode similaire se produisit à Dresde, où des cuirassiers français s'avérèrent incapables de briser une masse d'infanterie autrichienne ne pouvant faire feu en raison de la pluie, jusqu'à ce que le général Latour-Maubourg arrive avec son escorte de 50 lanciers, qui enfoncèrent la formation ennemie.

Les armes à feu de la cavalerie (notamment les carabines et les pistolets) n'étaient efficaces qu'à courte portée. Elles constituaient néanmoins une part importante de l'armement des cavaliers légers. Employées pour le combat en tirailleurs, elles détournaient l'attention de l'ennemi avant d'effectuer une manœuvre décisive. Un feu de tirailleurs de ce type constituait davantage une nuisance qu'une sérieuse menace, ne serait-ce qu'en raison de la difficulté de tirer à cheval ; pourtant, un tirailleur démonté était, à courte portée, aussi efficace qu'un fantassin.

On a souvent cru qu'attendre une charge à l'arrêt était synonyme de désastre et que, pour espérer résister à l'impact d'un assaut de cavalerie ennemie, les cavaliers adverses devaient s'avancer afin de pouvoir manœuvrer et ne pas être renversés par le choc. Mais, en de nombreuses occasions, et avec parfois quelques succès, la cavalerie française demeura sur place et délivra une salve de carabine sur l'ennemi, pour le mettre en désordre afin qu'il cessât sa charge ou détalât.



Une pièce de 4 livres servie par des artilleurs à cheval au combat, vers 1807.

L'inverse pouvait aussi se produire : à la bataille de Sahagún, la cavalerie française tenta d'arrêter de la sorte la charge des cavaliers britanniques de Paget, mais les tirs de carabine des cavaliers français restés debout ne parvinrent pas à briser l'élan de la charge ennemie, et ils furent taillés en pièces.

Des cavaliers furent parfois utilisés en tirailleurs pour faire écran, tandis que des charges en masse se préparaient. Cavalier Mercer, de la *Royal Horse Artillery* britannique, rapporta que, avant une grande charge, un écran de tirailleurs ouvrit le feu sur ses hommes à moins de 40 mètres. Un des tirailleurs visa Mercer, mais le rata : " Je le menace du doigt et le traite de coquin, etc. Le filou grimace, recharge et me tient à nouveau en joue [...] il prend bien son temps [...] où que j'aille, le canon de sa carabine infernale me suit. Quand enfin le coup part, la balle frôle ma nuque et je vois au même instant s'écrouler le

conducteur de tête d'une de mes pièces (Miller), frappé en plein front par cette balle maudite. La colonne (française) remonte alors encore une fois à l'assaut du plateau et ces petits messieurs pivotent, qui de droite, qui de gauche, pour laisser place nette à la charge. "

En plus des divisions de cavalerie, concentrées dans la réserve de l'armée, d'autres également de cavalerie composées de régiments légers étaient attachées à chaque corps d'armée, afin que ces derniers puissent agir comme des mini-armées autonomes, disposant d'assez de cavalerie pour effectuer les missions nécessaires de reconnaissance, d'escorte et de soutien de l'infanterie sur le champ de bataille. La cavalerie était plus efficace quand elle était utilisée avec d'autres " armes ", travaillant de concert avec l'infanterie et l'artillerie. L'artillerie à cheval fut d'ailleurs conçue pour pouvoir suivre la cavalerie. La bataille de Waterloo illustre le danger du manque de coopération entre les armes sur le champ de bataille. Les charges massives de la cavalerie française tombèrent encore et encore sur les carrés d'infanterie de l'armée de Wellington, qui tinrent bon ; si de l'artillerie avait accompagné les cavaliers et coordonné son pilonnage de l'ennemi avec les assauts des seconds, le résultat de la bataille eût peut-être été différent.



Grenadier à cheval de la Garde impériale, 1808-1814. Leurs grands bonnets d'ourson (parfois plus de 35 cm de haut) firent leur fierté.